

# Savoirs et idées à Neuchâtel, terroir séculairement fertile pour l'histoire naturelle

Autor(en): **Dupuis, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **111 (1988)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-89294>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# SAVOIRS ET IDÉES À NEUCHÂTEL, TERROIR SÉCULAIREMENT FERTILE POUR L'HISTOIRE NATURELLE

par

CLAUDE DUPUIS

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, PARIS

---

## RÉSUMÉ

De Louis BOURGUET à Jean PIAGET en passant par Louis AGASSIZ, la présente étude évoque, sous forme de conférence annotée, les principaux naturalistes qui, par leurs travaux et leurs idées, ont contribué, au cours de trois siècles, au renom de Neuchâtel dans le monde. Elle s'efforce d'établir leurs filiations intellectuelles et leurs rapports avec l'étranger, en insistant sur ceux d'entre eux — A. DE MONTMOLLIN, H. NICOLET, C. VOGT, J. GILLIÉRON — que l'histoire des sciences prend très insuffisamment en compte. Elle s'interroge sur le « caractère » d'une ville telle que Neuchâtel, dont la grandeur comme cité se mesure plus à sa personnalité qu'à sa taille.

L'auteur donne ci-après le texte, à peine modifié, de la conférence qu'il a prononcée le 15 janvier 1988 au Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, devant la Société neuchâteloise des Sciences naturelles. Il n'a pas cru devoir affaiblir par une réécriture la cordialité pour Neuchâtel, sa science et ses savants qu'exprimait le style direct de son exposé oral. Au demeurant, les notes circonstanciées et les références — souvent récentes — ajoutées à l'exposé proprement dit lui donneront l'aspect plus impersonnel qui convient aux écrits scientifiques destinés à une publication pérenne.

L'auteur remercie très vivement M. Christophe DUFOUR, directeur du Musée d'histoire naturelle, qui avait eu l'idée de cette conférence et a beaucoup contribué à sa documentation; M. Philippe KÜPFER, président de la Société neuchâteloise, qui a aimablement facilité son séjour à Neuchâtel; M<sup>me</sup> Maryse SCHMIDT-SURDEZ, de la Bibliothèque publique et universitaire, qui l'a très efficacement aidé dans diverses recherches érudites; MM. Jean-Paul SCHAER, de l'Institut de géologie, et Willy LANZ, du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds, auxquels il doit de précieuses informations. Il exprime toute sa respectueuse reconnaissance à M. Georges DUBOIS, rédacteur du *Bulletin*, qui a accordé tous ses soins à la présente publication.

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

J'entreprends de vous parler de l'histoire naturelle à Neuchâtel, ville dont j'ignore l'histoire et même les limites cantonales. Je dois cette situation paradoxale à des amis neuchâtelois qui imaginent qu'une langue commune et quatre heures de TGV peuvent naturaliser un étranger.

Une opinion trop flatteuse de mes curiosités d'épistémologiste amateur leur a fait croire aussi que mon métier de naturaliste suffirait à pallier les lacunes de mon information. Il faut savoir hélas : 1° qu'il n'y a guère de modèle universel en épistémologie, mais seulement des cas particuliers ; 2° que la riche science neuchâteloise ne saurait tenir en une heure et, 3° que les livres taisent toujours l'essentiel, ceux qu'il m'eût fallu voir ne se trouvant du reste pas tous à Paris.

En de telles conditions, je n'aurais pas couru le risque de décevoir des auditeurs particulièrement avertis de leur ville, si les trente-six heures que j'y ai passées en 1983 ne m'avaient confirmé que la grandeur d'une cité ne se mesure pas à sa taille et si je n'avais, il y a quarante ans, rencontré un éminent témoin de l'attention constante des Neuchâtelois à ce qui se fait ailleurs. En 1947-1948, en effet, étant étudiant de biologie générale au Laboratoire d'évolution de GRASSÉ, j'ai eu pour voisin de travaux pratiques l'un des vôtres, auteur en 1928 d'une thèse sur les Cercaires de son canton et en 1938 d'une monographie des Trématodes *Strigeida*, M. Georges DUBOIS que je salue ce soir avec respect et émotion<sup>1</sup>. Il fut, bien entendu, reçu premier de la promotion, d'où je conclus assez vite que, sachant déjà tout ce qu'on lui enseignait, il n'était venu à Paris que pour acquérir le subtil surcroît d'expérience d'un dépaysement intellectuel.

Ceci me laisse espérer que vous n'attendez de moi aucun fait nouveau mais tout au plus un éclairage — même maladroit — qui vous apporte une heure simplement différente. Faute de pouvoir traiter exhaustivement de notre sujet, je me bornerai à de petits coups de projecteur, de-ci de-là, sans trop chercher à scruter également chaque époque ou chaque domaine. Je m'attacherai, chemin faisant, à quelques filiations intellectuelles significatives et à diverses réflexions sur certaines pratiques courantes en histoire des sciences.

Je prendrai, en principe, Neuchâtel dans ses frontières de comté, principauté ou canton. Eu égard, toutefois, aux frontières autrement souples de l'esprit, je considérerai aussi bien les savants nés et restés au pays que ceux ayant émigré et les étrangers ayant séjourné parmi vous, sachant, d'ailleurs, que cette distribution se complique d'étrangers venus, partis et revenus, et d'autochtones partis tout en restant fidèles. De tout temps en effet, et ce sera un leitmotiv, vos vallées se sont voulues propices aux mouvements des hommes et des idées et se sont souvent faites les complices de leur liberté. Chacun sait que l'*Encyclopédie* interdite en France a trouvé ici, chez FAUCHE, en 1765, un prête-nom qui sauva l'entreprise, que CHATEAUBRIAND est rentré d'exil, en 1800, grâce à un passeport neuchâtelois de complaisance, et que BALZAC et M<sup>me</sup> HANSKA ayant fixé sur vos rives, en 1832, leur première rencontre y échangèrent,

lors d'un pèlerinage à ROUSSEAU, dans l'île Saint-Pierre, le «furtif premier baiser de l'amour».

Restons sérieux et décidons de la date d'où nous devons partir. L'on fait souvent coïncider la science moderne avec l'imprimerie, négligeant que cet art, à sa naissance, a surtout servi tantôt les âpres controverses de son temps, tantôt les œuvres de l'Antiquité. En ce qui touche Neuchâtel, nous ne remonterons donc pas à Pierre de VINGLE, imprimeur des fameux *Placards de 1534*. Sautant ce que Michel SCHLUP appelle une «période de stérilité typographique»<sup>2</sup>, nous partirons du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sans doute quelques naturalistes connus, tels que Jean BAUHIN, ont-ils, auparavant, visité ou mentionné Neuchâtel, mais si, en passant, ils en citèrent certaines richesses, ils ne contribuèrent pas à y créer les conditions d'une science localement pérenne.

Ce mérite fondateur revient à Louis BOURGUET (1678-1742), esprit encyclopédique, issu de réfugiés huguenots français, citoyen de Neuchâtel en 1704. BOURGUET synthétisait en lui l'érudition de Jacob SCHEUCHZER, le savant zurichois des Pétrifications et de l'*Homo diluvii testis*, la philosophie de LEIBNIZ et le naturalisme expérimental de VALLISNERI et de ZANNICHELLI qu'il avait fréquentés en 1710 à Padoue et à Venise. La science italienne jetait alors tous ses feux. En créant ici, en 1728, bien qu'elle s'imprimât à Genève, sa *Bibliothèque italique* BOURGUET faisait œuvre d'acclimatation du meilleur savoir de son temps. Ceci suffirait à sa réputation, mais on lui doit aussi des *Lettres philosophiques sur la formation des sels et des cristaux*, publiées en 1729 avec en appendice un *Mémoire sur la Théorie de la Terre*, et un *Traité des pétrifications*, paru anonymement en 1742, année de sa mort. Ce traité recense la bibliographie paléontologique et les localités fossilifères de l'Europe. En 1778, le géologue français Jean Etienne GUETTARD, ami et collaborateur de MALESHERBES et de LAVOISIER, l'a réédité sous le nom de l'auteur. Votre bibliothèque s'honore de conserver sous les cotes Ms 1241-1261 les manuscrits de celui que ses contemporains appelaient «le Pline neuchâtelois»<sup>3</sup>.

A l'époque de BOURGUET vivaient, à Môtiers, le D<sup>r</sup> Jean Antoine d'IVERNOIS (1703-1765) et, à La Ferrière, Abraham (1707-1800) et Daniel GAGNEBIN (1709-1781), tous collaborateurs du *Mercure suisse*, autre création neuchâteloise de BOURGUET, et tous botanistes. Ils correspondaient entre eux, se rendaient visite et excursionnaient de concert. On signale ainsi, en 1739, une excursion au Creux-du-Vent de GAGNEBIN, d'IVERNOIS et de leur maître et ami, Albert de HALLER qui, tout jeune, s'était initié à la botanique à Bienne<sup>4</sup>. Entre 1726 et 1746 d'IVERNOIS avait dressé un *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans la Souveraineté de Neufchâtel et Vallangin*. Des copies de ce document, dont votre bibliothèque conserve le manuscrit (Ms A 147), parvinrent, par Abraham GAGNEBIN et Jean Frédéric de CHAILLET, à Charles GODET, ce qui fait d'IVERNOIS le père spirituel de la première flore neuchâteloise imprimée en 1839.

Durant le séjour de Jean-Jacques ROUSSEAU à Môtiers, de 1762 à 1765, d'IVERNOIS initia le Promeneur solitaire à la botanique méthodique<sup>5</sup>.



Cette pédagogie eut une portée décisive dans toute «l'Europe française du siècle des Lumières». Par le relais de ses lectrices passionnées et élèves accomplies, à la faveur du rôle directeur des femmes dans la société du XVIII<sup>e</sup> siècle, ROUSSEAU a converti son temps à la botanique. Ne devrions-nous à cet engouement que l'herbier DELESSERT<sup>6</sup> ou les jardins du marquis de GIRARDIN, avec leur grotte du Creux-du-Vent, à Ermenonville<sup>7</sup>, qu'il faudrait accorder à ROUSSEAU les honneurs de l'Histoire naturelle. Cet hommage, auquel est dûment associé d'IVERNOIS, lui est justement rendu dans la «salle ROUSSEAU» de votre bibliothèque, qui pérennise, aujourd'hui, dans l'érudition, la dévotion rousseauiste de DUPEYROU.

L'année 1795 du legs des manuscrits de Jean-Jacques à la ville par DUPEYROU est aussi celle du legs du Cabinet d'histoire naturelle et d'ethnographie du général de MEURON. Pourtant, à en croire le *Voyage dans la Suisse occidentale*, publié ici en 1781 par SINNER, l'époque de BOURGUET et d'IVERNOIS n'aurait pas eu de suite, et Neuchâtel fin de siècle n'aurait vécu que de frivolité et d'affaires. Les faits répliquent d'eux-mêmes à cette manière de voir par trop voltairienne<sup>8</sup>.

En 1766, Frédéric Samuel d'OSTERVALD (1713-1795) avait publié une *Description des montagnes et des vallées...* de la Principauté. Très amplifiée par un compatriote anonyme — je suggère son gendre Jean Elie BERTRAND (1737-1779) — elle a été republiée comme *Beschreibung des Fürstenthums* en 1783 par Jean III BERNOULLI. Elle représentait alors la meilleure monographie d'un canton suisse<sup>9</sup>.

En 1769, dans un bouillonnement d'idées qui suscitait partout une intense activité d'édition, y compris d'éditions savantes, OSTERVALD et BERTRAND avaient fondé la Société typographique de Neuchâtel, l'une des plus importantes d'Europe et dont les archives, préservées ici même, font le bonheur des dix-huitiémistes et des historiens du livre<sup>10</sup>. En 1771, la Société ose une deuxième édition du *Système de la Nature* d'HOLBACH, qui, déjà condamné à Paris, le sera également chez vous. L'on trouve dans cet ouvrage plus de système que de Nature, encore que son auteur se fut antérieurement distingué par la traduction de travaux allemands de géologie et de minéralogie. De 1771 à 1783, la Société distribue une nouvelle édition de la *Description des Arts et Métiers*, considérablement augmentée par BERTRAND d'informations locales, par exemple, à l'article «Pêche», à propos des Poissons du lac.

En 1779, paraissent simultanément, chez Samuel FAUCHE, le tome I d'une réédition de prestige, revue et augmentée, des *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie* de Charles BONNET, et le tome I du *Voyage dans les Alpes* de son neveu Horace Bénédicte DE SAUSSURE. Ces entreprises donnent à SAUSSURE l'occasion d'un voyage à Neuchâtel, où il trouve une société lettrée et au cours duquel il reprend les mesures effectuées par DE LUC en 1778 sur la température du lac<sup>11</sup>.

Ainsi, après avoir accueilli les réfugiés de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Neuchâtel, égale à elle-même en dépit des persiflages, a-t-elle l'honneur — et parfois le risque — de servir de relais, voire de tremplin, aux idées de la fin du suivant.

Durant la Révolution, l'Empire et la Restauration en France, elle saura concilier cette tradition avec une ouverture au meilleur de la culture scientifique de ses grands voisins déchirés par la furie des hommes.

En 1793, par exemple, le botaniste Jean Frédéric de CHAILLET se fait, à Neuchâtel, le mentor du jeune réfugié genevois Auguste Pyramus DE CANDOLLE qui, en 1839, devenu le premier botaniste de son siècle, rendra un hommage ému à son premier maître<sup>12</sup>.

C'est également ici, à cette date, que DE CANDOLLE lie amitié avec Paul Louis Auguste COULON (1777-1855), dit COULON père. En 1801, alors que la patte de velours du I<sup>er</sup> Consul n'avait pas encore chaussé la botte impériale, les deux amis achètent à Paris, en commun, le célèbre herbier de L'HÉRITIER, dont une part importante est toujours conservée à Neuchâtel.

COULON père n'a jamais désespéré de l'avenir neuchâtelois. En 1802, il formait avec Jean Frédéric d'OSTERVALD, le fils (1773-1850), et un nouveau venu, Léopold de BUCH (1774-1853), une «Donnerstagsgesellschaft» dans laquelle je me plais à voir une éphémère préfiguration de votre société<sup>13</sup>.

Léopold de BUCH, grand voyageur, élève de WERNER, ami d'Alexandre de HUMBOLDT et, comme tous ces grands Prussiens d'alors, maniant aussi bien le français que l'allemand, n'a travaillé ici que trois ans. Son remarquable *Catalogue d'une collection de roches qui composent les montagnes de Neuchâtel* est resté manuscrit de 1803 jusqu'à la publication des *Gesammelte Schriften* de l'auteur en 1867. Cependant des copies en avaient circulé, ce qui qualifie de BUCH comme le véritable père de la géologie neuchâteloise. Ce savant est célèbre pour sa conversion du neptunisme de WERNER au plutonisme de HUTTON, événement toutefois difficile à situer dans sa correspondance, seule forme qu'il donnât alors à l'expression de ses idées. Néanmoins, son ralliement était notoire lorsqu'en 1825 Victor JACQUEMONT félicitait Jean de CHARPENTIER d'en avoir suivi l'exemple<sup>14</sup>. Ceci rend peu crédible l'anecdote de TERRISSE qui date cette conversion de l'excursion de la Société helvétique dans vos montagnes en 1837, mais cela ne signifie pas qu'elle ne s'y soit produite dès 1803<sup>15</sup>.

OSTERVALD fils est connu pour l'exactitude de son élégante carte topographique de la Principauté de Neuchâtel, publiée en 1806 — mais, signe des temps, à Paris — et dont un retraitage ultérieur sert de fond à la carte géologique de MONTMOLLIN.

COULON père, qui, au début du siècle, veillait sur le rudiment de Musée et enrichissait sans cesse une bibliothèque d'histoire naturelle ouverte à tous, semble avoir joué, jusqu'à sa disparition en 1855, et fut-ce par fils interposé, un rôle tutélaire capital pour les sciences. Sans être *sensu proprio* un savant, il fut, par la hauteur de ses vues et l'utilisation judicieuse de sa fortune comme de ses relations, l'équivalent de ce qu'on appelait naguère en France un directeur des enseignements supérieurs. Il sut préparer l'avenir de longue main et réaliser, en 1832, la synergie : Musée / Enseignement / Recherche, avec l'appel à AGASSIZ et la création de votre société par les jeunes gens de son entourage. Il fut, du reste, votre premier président, jusqu'en 1837 où son fils lui succéda pour cinquante-trois ans. Je suis persuadé qu'au retour de la paix européenne, COULON père a

encouragé les séjours de ses jeunes compatriotes à Paris car je relève que quatre sur six de vos fondateurs — sans compter AGASSIZ — y ont fait leurs études entre 1824 et 1831.

De cette période, antérieure à la venue d'AGASSIZ, nous retiendrons, à côté du « génie protecteur », Louis COULON fils<sup>16</sup>, collaborateur et continuateur de son père, Charles GODET et Auguste de MONTMOLLIN.

Charles GODET (1797-1879) élaborait alors son *Enumération des végétaux vasculaires...* du canton, publiée en 1839 dans vos *Mémoires*. Cette liste critique marque le point de départ des publications botaniques à Neuchâtel et représente un classique de la botanique helvétique. L'on doit souligner que GODET, exemples à l'appui, y dénonce comme causes de la disparition de certaines espèces « l'industrie si active dans notre canton, les nombreuses constructions qui s'élèvent de toutes parts, les quais établis le long de notre lac, l'exploitation de la tourbe... ». Il constate diverses introductions liées aux pratiques agricoles. De toutes ces observations vécues, il conclut que « la civilisation, l'industrie, l'art sont en lutte continuelle avec la nature, qui ne peut manquer d'être modifiée petit à petit » et qu'il « devient chaque jour plus important de bien fixer quelle a été la part de la nature, avant que nous en perdions les traces que nous ne pourrions plus retrouver ».

Ces préoccupations témoignent que, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'esthétique préromantique, qui doit tant aux montagnes et à la Suisse, faisait place chez vous à une conscience proprement scientifique de la fragilité de la Nature, base de l'écologie responsable du futur<sup>17</sup>.

Auguste de MONTMOLLIN (1808-1898) emporta à Paris, dès 1828, les fossiles par lui récoltés dans les marnes du Calcaire jaune de Neuchâtel. En mars 1833, il vous présentait son mémoire fondateur sur le terrain crétaqué du Jura, publié en 1835. Il y déclare: « Les recherches que M. Al[exandre] BRONGNIART me permit de faire dans sa collection, et les renseignements que voulurent bien me donner les géologues que je rencontrai chez ce savant me firent voir... » qu'il s'agissait de fossiles crétaqués et non point jurassiques. Ce rapport infirme donc les dires qui attribuent à BRONGNIART le mérite de la datation.

A l'automne de 1834, Jules THURMANN, de Porrentruy, réunit chez MONTMOLLIN, à l'invitation, et sans doute aux frais, de celui-ci, une conférence de l'éphémère Société géologique des Monts-Jura. Au cours d'un dîner fut lancé le nom de « néocomien » pour désigner l'étage des fossiles en question. Cité en passant par AGASSIZ, en 1835, ce terme fut mis en circulation officielle à Paris, en 1836, par une publication de THURMANN. Dès ce moment, et bien que THURMANN ait cité son mémoire de 1835, MONTMOLLIN ne sera plus, aux yeux du monde, le père de sa découverte. Notre moderne *Lexique stratigraphique international* ignore son nom, ne reconnaît pas d'acception stratigraphique à l'expression « Calcaire de Neuchâtel » avant 1859 et, regrettant l'absence de « Typusprofil » dans le texte de THURMANN, oublie le stratotype du Calcaire jaune désigné par MONTMOLLIN.

Après la publication de la première carte géologique de la Principauté de Neuchâtel, qu'il présenta ici, en 1837, à la session de la Société

helvétique, MONTMOLLIN, qui ne disparut qu'en 1898, mit fin à sa production scientifique. Ses biographes ne disent pas quel rôle ont pu jouer en la circonstance sa dépossession de sa découverte du Néocomien et l'engouement de Neuchâtel, dès cette session même, pour la glaciologie<sup>18</sup>.

Ce seul mot nous conduit à Louis AGASSIZ (1807-1873).

L'arrivée d'AGASSIZ, en 1832, déclencha à Neuchâtel une manière de «révolution cuvérienne» — si j'ose risquer cet oxymore — fertile en résultats durables et en hommes nouveaux. Elle fut voulue par les Neuchâtelois qui, à l'initiative de Louis COULON père, réunirent les fonds nécessaires aux premières annuités de son traitement. Au contraire de la vie de DARWIN, son cadet de deux ans, celle d'AGASSIZ, «naturaliste romantique», selon le titre même de votre exposition de 1983, est bien un véritable roman<sup>19</sup>. L'on y perçoit les influences françaises et allemandes, comme chez CUVIER, mais aussi la tentation, puis le triomphe, de la culture anglo-saxonne à laquelle AGASSIZ s'initia lors de quatre séjours en Angleterre entre 1834 et 1846. Elle est animée par une grande diversité de préoccupations scientifiques et ponctuée de réalisations remarquables. Elle se sépare en quatorze années neuchâteloises productives et savantes et une carrière publique de vingt-sept ans aux Etats-Unis.

Pour tenter d'y voir clair, je différerai un instant l'étude des émules d'AGASSIZ, dont les plus marquants ont suivi des itinéraires géographiques et idéologiques diamétralement opposés au sien, et je me bornerai à deux questions scientifiques particulières, l'une négligée: AGASSIZ prophète de la mémoire de la communication zoologique, l'autre toujours ouverte: l'énigme épistémologique de l'attitude d'AGASSIZ face au transformisme.

Votre exposition de 1983<sup>19</sup> a tout dit de la carrière et des travaux d'AGASSIZ; contentons-nous d'un résumé. Avant d'arriver à Neuchâtel, AGASSIZ, d'origine vaudoise, avait fait ses études en Allemagne. Docteur en médecine en 1829, il avait dédié à CUVIER en 1830 une monographie des Poissons récoltés au Brésil par SPIX; durant l'hiver 1831 et au printemps 1832, il avait fréquenté à Paris Alexandre de HUMBOLDT, qui le recommanda à COULON, et CUVIER, qui lui confia l'étude des Poissons fossiles.

Les années neuchâteloises d'AGASSIZ s'ouvrent par sa leçon inaugurale en novembre 1832, suivie en décembre de la fondation de la Société des Sciences naturelles avec, tout comme à l'Académie des Sciences de Paris, deux secrétaires, l'un pour les sciences exactes, l'autre, AGASSIZ, pour l'histoire naturelle. Aussitôt commence une intense production de monographies colossales: Poissons fossiles, Poissons du Vieux Grès Rouge, Poissons des eaux douces de l'Europe — celle-ci n'aura que trois livraisons, Echinodermes fossiles. Neuchâtel devient la capitale de la glaciologie avec d'abord, chez Jean de CHARPENTIER, à Bex, en 1836, la conversion d'AGASSIZ à la théorie des blocs erratiques, puis sa conférence-manifeste à la session neuchâteloise de la Société helvétique en 1837 et enfin les expéditions de toute son équipe au glacier de l'Aar, de 1838 à 1845.

Dans ces années si remplies, AGASSIZ édite encore une traduction allemande du livre de William BUCKLAND sur la géologie dans ses



rapports avec la théologie naturelle et il publie, ou entreprend, le *Nomenclator* et la *Bibliographia* sur lesquels je reviendrai.

Sa carrière américaine à partir de 1846 ne nous concerne pas vraiment. En dehors de la création du Museum of Comparative Zoology et de la publication d'un livre de doctrine, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, elle n'a pas été très appréciée. TRIBOLET, usant d'un euphémisme, admet qu'elle «a été sinon plus brillante, du moins aussi brillante qu'en Europe». Pour Jean-Paul HAENNI, «l'activité scientifique d'AGASSIZ à Neuchâtel est immense et ne sera pas égalee durant tout le reste de sa vie». Pour J.-P. SCHAEER, la carrière américaine d'AGASSIZ «depended as much on charm and public relations as on scientific knowledge»<sup>20</sup>.

Venons-en aux idées neuchâteloises d'AGASSIZ pour la mémoire de l'histoire naturelle. Publié de 1842 à 1846 avec la collaboration de nombreux spécialistes et grâce au zèle de Samuel Ferdinand GALLOT — le secrétaire de l'ombre, le *Nomenclator zoologicus* est le premier ouvrage qui recense exhaustivement les noms génériques d'animaux, valides ou non, créés par les taxinomistes. Ce type d'outil documentaire, base de la permanence du système nomenclatorial, n'a cessé depuis d'être constamment repris, complété et tenu à jour sous des formes à peine différentes et sous ce titre même. Le *Nomenclator* d'AGASSIZ donne toutefois les noms des taxa supergénériques qui manquent gravement aux recueils ultérieurs.

Dans sa préface à ce monument de méthode, AGASSIZ exprime ses vues sur le code de STRICKLAND, ancêtre des règles de nomenclature sans lesquelles les noms resteraient inutilisables.

La base bibliographique du *Nomenclator* est à l'origine de la *Bibliographia zoologiae et geologiae*. AGASSIZ avait fait imprimer in folio vers 1845 les matériaux dont il disposait. Il les communiquait, en vue de compléments et de critiques, à ses correspondants sous forme d'épreuves dont j'ai pu, il y a trente-cinq ans, identifier un jeu conservé anonymement à Paris à la Bibliothèque du Muséum<sup>21</sup>. Le projet abandonné par AGASSIZ fut heureusement mené à bien par STRICKLAND de 1848 à 1854.

Ces réalisations, au service d'une mémoire complète et exploitable de la communication zoologique, sont le fait d'un esprit en avance sur son temps, c'est-à-dire apte à saisir les besoins de l'avenir. Dans un souci comparable, AGASSIZ voulait une communication fiable; selon ses propres termes, il voyait dans ses moulages un «*mode de publication*»; malheureusement, subjugués par l'imprimé qui n'est qu'une communication codée, nous refusons encore d'admettre ce mode analogique comme une forme valide de publication<sup>22</sup>.

Par une sorte de fatalité épistémologique, qui frappa également LINNÉ et CUVIER, si la préscience d'AGASSIZ se manifesta ainsi dans ses entreprises visant à *l'ordre dans l'art*, son attitude quant à *l'ordre dans la nature* est beaucoup plus traditionnelle. Alors qu'il avait en mains toutes les données pour démontrer que cet ordre procède de l'histoire généalogique des organismes, il s'en est tenu à des créations successives selon un plan.

Peut-être, cependant, a-t-il d'abord hésité. Pour admettre que les pages 5-6 de son mémoire de 1839 sur les Lamellibranches ne sont pas



transformistes, il faudrait : 1° prendre « progressif » dans le sens non pas de « graduel » mais de « tendu vers le progrès » ; 2° nier toute idée de filiation dans l'adjectif « génétique » employé deux fois ; 3° imaginer que « développement » répété sept fois a été mis à la place de « succession » ou « successif » qui n'apparaissent que trois fois ; 4° croire enfin que « marche » et « mouvement » désignent métaphoriquement non pas un processus mais un projet<sup>23</sup>.

AGASSIZ ne serait ni le premier ni le dernier — il y a eu CUVIER et CUÉNOT — a avoir censuré par la suite ses intuitions de jeunesse. Il ne serait pas non plus le seul en son temps<sup>24</sup> a avoir rusé avec le transformisme jusqu'aux extrêmes limites rhétoriques qui permettent de lui échapper : triple parallélisme, développement prophétique, types précurseurs, etc.

Au cas probable où cette réticence, pour nous énigmatique, serait une affaire de conscience individuelle, M<sup>me</sup> SCHMIDT-SURDEZ suggère avec raison l'importance des papiers d'AGASSIZ conservés à Neuchâtel comme matériaux pour l'histoire « des théories créationnistes et évolutionnistes »<sup>25</sup>. On n'exclura pas, cependant, l'influence possible de la métamorphose culturelle à laquelle AGASSIZ lui-même a fait allusion, en déclarant dans son livre sur *l'Espèce* avoir dû écrire un langage scientifique accessible à un public bien différent de celui de l'Europe<sup>26</sup>.

Je vous livre ces données et, sans aller jusqu'à imaginer que, s'il fût sagement resté en Europe, AGASSIZ eût été un autre DARWIN, je vais maintenant évoquer ses grands émules neuchâtelois dont certains ont d'ailleurs embrassé le transformisme.

De cette évocation j'excepterai, faute de temps, Arnold GUYOT, l'un des collaborateurs fidèles des expéditions aux glaciers, et Léo LESQUE-REUX, dont les classiques *Recherches sur les marais tourbeux* exposèrent les lois de la dynamique des tourbières. Tous deux, comme AGASSIZ, ont terminé glorieusement leur carrière aux Etats-Unis<sup>27</sup>.

Cette « fuite des cerveaux » a été durement ressentie à Neuchâtel après 1848, sans que l'on mesure assez que, dans les bouleversements d'alors, d'autres cerveaux chassés d'ailleurs — à commencer par les meilleurs élèves d'AGASSIZ — reviendraient définitivement se fixer ici ou à proximité.

Ce terme d'élèves traduit l'un des plus beaux titres d'AGASSIZ à la reconnaissance de Neuchâtel : celui d'avoir formé une « école ». Il ne s'applique cependant pas très bien aux jeunes gens de son âge, DESOR et VOGT, qui bénéficièrent certes de son impulsion mais ne le suivirent pas très longtemps.

Ne vous étonnez pas qu'avant ceux-ci, je cite le lithographe NICOLET. C'est une affaire d'équité : pourquoi traiter toujours l'illustrateur en parent pauvre de l'auteur ?

Cousin de Célestin NICOLET, de La Chaux-de-Fonds, l'un des compagnons glaciologues de l'Aar, Hercule NICOLET (1801-1872), de La Ferrière, était parti pour Paris, apprendre et pratiquer la lithographie. Appelé par AGASSIZ, il ouvrit à Neuchâtel, en 1837, un atelier lithographique qui devint célèbre pour avoir exécuté toutes les magnifiques planches des grands ouvrages de ce maître et des autres savants neuchâtelois.

Cependant, avant le départ d'AGASSIZ, NICOLET avait connu des difficultés financières qui, s'ajoutant à des déboires conjugaux, sonnèrent le glas de son entreprise.

Retourné en France, il y mena, jusqu'à sa fin en 1872, une existence difficile, mettant ses talents de dessinateur et ses compétences d'entomologiste au service des grandes publications d'histoire naturelle du moment.

J'insiste sur ses compétences d'entomologiste. Dès Neuchâtel, NICOLET — dédicataire du genre *Nicoletia* — s'était distingué par ses recherches sur les Podurelles (1842) et les Thysanoures (1846). Je veux en effet souligner ici que si NICOLET ne tient pas plus de place dans la bibliographie entomologique ce n'est qu'en fonction de la subordination archaïque du «manuel», quel que soit son talent, à l'intellectuel, quelle que soit sa médiocrité. Voyez, par exemple, les détails anatomiques que NICOLET a publiés dans les Diptères de l'*Exploration scientifique de l'Algérie* et comparez-les aux minces diagnoses de MACQUART à qui on attribue tout le mérite de l'ouvrage. Ce cas est très révélateur, pour l'iconographie d'histoire naturelle, d'une époque réputée faste mais qui serait certainement à scruter pour réhabiliter en tant que savants — je dis bien savants — les observateurs à la NICOLET trop souvent tenus pour de simples tâcherons<sup>28</sup>.

Carl VOGT (1817-1895) mérite notre attention. Allemand de Giessen, réfugié politique avec son père à Berne en 1835, il a d'abord réalisé auprès de VALENTIN une belle étude du développement de l'Alyte<sup>29</sup>. Appelé à Neuchâtel, en 1839, il s'engagea dans l'entreprise de l'Histoire naturelle des Poissons d'Europe avec l'expérience de deux domaines qu'AGASSIZ, paléontologiste, n'avait guère abordés: l'anatomie — toutes les figures d'anatomie des Salmonides sont de lui — et l'embryologie.

Son travail sur l'embryologie de la Palée inaugure le bel avenir expérimental de l'œuf de Truite par des apports fondamentaux<sup>30</sup>. VOGT établit l'origine dermique des os crâniens et réfute ainsi la théorie vertébrale du crâne; il décrit pour la première fois les somites; il découvre l'hétérocercie primitive des Téléostéens. Nul ne lui conteste la paternité de ces résultats publiés sous son nom en 1842; au reste le manuscrit autographe en allemand se trouve dans vos archives AGASSIZ. Cependant la publication est en français, et peut-être faudrait-il comparer les textes pour savoir qui, de VOGT ou d'AGASSIZ, a interprété, aux pages 258-261 du mémoire, l'hétérocercie de l'embryon de truite comme le premier exemple du triple parallélisme: série taxinomique / succession géologique / stades embryonnaires.

Malgré leur signification capitale, les découvertes de VOGT sont totalement méconnues des soi-disant historiens de la biologie. NORDENSKIÖLD, SINGER, JAHN, MAYR n'en parlent pas et RÁDL combat VOGT uniquement sur le plan idéologique<sup>31</sup>.

Après qu'AGASSIZ eut quitté Neuchâtel, VOGT rentra à Giessen, mais, chassé par les événements de 1848, il se réfugia à Genève, où il devint en 1872 le célèbre directeur de l'Institut zoologique de l'Université. En 1855, s'est élevé entre lui et AGASSIZ une querelle de propriété sur l'anatomie des Salmonides et, si VOGT est l'un des auteurs les plus cités dans le

livre d'AGASSIZ sur l'Espèce<sup>26</sup>, c'est le plus souvent pour une critique de son transformisme.

VOGT n'oublia jamais Neuchâtel — on l'y reverra par exemple au Congrès de Préhistoire de 1866 — ni ses amis neuchâtelois, DESOR en tête, dont il avait traduit en allemand les ouvrages sur les glaciers et auquel il a consacré tout un livre en 1882.

S'il est certain que les beaux travaux zoologiques, anthropologiques et de pisciculture poursuivis jusqu'à la fin par VOGT ont été éclipsés par ses nombreux ouvrages doctrinaux, il demeure que la Palée du lac de Neuchâtel servit entre ses mains à ouvrir des chapitres décisifs de l'embryologie évolutive.

Edouard DESOR (1811-1882), Allemand d'origine française, étudiant à Giessen en même temps que Carl VOGT, resta son ami toute sa vie. Présenté par VOGT père à AGASSIZ, il joua d'abord auprès de celui-ci un rôle de secrétaire-traducteur, par exemple pour la première édition française de la Conchyliologie fossile britannique de James SOWERBY. Sa collaboration scientifique aux recherches glaciologiques et échinologiques devint cependant très vite indispensable. Mieux même, DESOR fut le chroniqueur complet des *Excursions...* et *Nouvelles excursions aux glaciers* qui rendirent célèbres les Neuchâtelois.

Il semble s'être émancipé dès 1845, lorsque son nom apparaît dans la deuxième édition de la traduction de SOWERBY, à coup sûr en 1846, où il reconnaît et nomme, en Scandinavie, l'étage Danien. DESOR retrouva AGASSIZ aux Etats-Unis en 1847, mais une querelle de propriété quant à leur *Catalogue des Echinodermes* de 1846-1847 mit fin à leurs relations<sup>32</sup>.

Rentré à Neuchâtel en 1852 pour des raisons familiales, DESOR y enseigne la géologie. En 1853, il reconnaît et nomme le Valanginien, «étage inférieur du groupe Néocomien»<sup>33</sup>. En 1858, il décide de jouir librement de sa fortune et la met au service de l'Histoire naturelle et des naturalistes. Sa maison de Combe-Varin devient le centre de réunions fameuses que nous appellerions aujourd'hui des «écoles d'été».

Naturalisé en 1859, il poursuit son œuvre au pays en publiant, cette année même, ses *Etudes géologiques sur le Jura neuchâtelois* en collaboration avec Amanz GRESSLY (1814-1865), le père de la notion de «faciès». En 1865, il donne son livre sur les *Palafittes*. En 1866, il préside, ici-même, le 1<sup>er</sup> Congrès international de Préhistoire qui consacre la célébrité des palafittes et de l'Age du bronze d'Auvernier. En 1874, il publie dans vos *Mémoires*, avec Louis FAVRE, *Le Bel Age du bronze lacustre*. Ces questions de préhistoire sortent un peu de notre sujet et plus encore, malheureusement, celles de protohistoire qui m'eussent permis d'évoquer, dans votre terroir déjà si riche en stations éponymes, l'Age du fer de La Tène.

DESOR a exercé, vers la fin de sa vie, de hautes fonctions publiques. Il a légué sa fortune et ses archives à la patrie dont il avait choisi de servir la science et les savants.

Après la disparition, en 1882 et 1894, de DESOR et VOGT, derniers grands acteurs de l'ère d'AGASSIZ, Neuchâtel a semblé à certains de vos observateurs devoir entrer dans le XX<sup>e</sup> siècle avec trop de discrétion scientifique. C'est du moins ce que suggéra, en 1899, à la session de la

Société helvétique, le discours de Maurice de TRIBOLET<sup>34</sup>, bon historien des sciences, mais qui n'a pas su voir dans des savants appliqués, comme Louis FAVRE et Paul GODET par exemple, les mainteneurs à qui l'on devrait, après la guerre, elle aussi non prévue, les KONRAD, FUHRMANN et PIAGET.

Edouard CORNAZ, peut-être plus clairvoyant, regrettait que Neuchâtel n'eût pas d'Université<sup>35</sup>. Ce handicap fut surmonté en 1909. Vos étudiants purent acquérir sur place le doctorat et vos professeurs jouir du même standing qu'ailleurs.

Quant à «la Grande Guerre européenne de 1914 à 1918», RIVIER, poursuivant sur le mode mineur de TRIBOLET, a écrit qu'elle «n'exerça pas une grande influence sur la marche de [la] société «dont» les séances... continuèrent... à se tenir régulièrement» et où «les travaux [ne] manquèrent pas»<sup>36</sup>. Cette vérité de l'instant néglige pourtant la notion de «réfugiés» valable alors pour toute la Confédération et à Neuchâtel même. La vérité en préparation était probablement le transfert d'après-guerre de la sagesse des grandes nations aux petites. J'ignore si, ébloui par les feux des Années Folles — Surréalisme à Paris, Expressionnisme à Berlin — les historiens ont assez fait attention au sérieux productif d'alors à Prague, Vienne, Lwow... ou Neuchâtel. Même si cette remarque n'a aucun sens, vos Années 20 sont de grandes années. Je présume que cela n'avait pas échappé à Adrien GUÉBHARD lorsqu'il choisit Neuchâtel pour siège de sa fondation scientifique de 1924.

Parmi vos talents des Années 20, je retiendrai d'abord ceux qui amplifient leurs acquis d'avant-guerre: GILLIÉRON, ARGAND, FUHRMANN et MAYOR.

Jules GILLIÉRON (1854-1926), fils du géologue Victor GILLIÉRON (1826-1890), de La Neuveville, n'est pas Neuchâtelois *sensu stricto*, mais nous le naturaliserons sans détours, car La Neuveville et le lac de Biènnne ont été bien des fois annexés à l'orbe savante de Neuchâtel. Ce Jurassien est avant tout un linguiste qui fit toute sa carrière à Paris au sein de notre Ecole Pratique des Hautes Études. J'entends le citer comme naturaliste car toute son œuvre d'histoire des langues s'appuie sur des notions de l'histoire naturelle — évolution, stratigraphie, biogéographie. Au seuil des Années 20, en 1918, il a publié sa très célèbre «Généalogie des mots qui désignent l'Abeille». Ses idées sont bien connues chez vous, si j'en crois la belle étude de Claude FAVARGER: «Géographie botanique et linguistique biogéographique». Ce travail qui n'ignore ni la linguistique darwiniste de SCHLEICHER, ni MEILLET, ni Ferdinand de SAUSSURE, pourrait avantageusement regarder aujourd'hui dans deux directions nouvelles: les analogies linguistiques de la biologie moléculaire, la méthode taxinomique de HENNIG appliquée à la vicariance<sup>37</sup>.

Vos respectés collègues, DUBOIS et PORTMANN, ont dédié, il y a une trentaine d'années, leur excellente *Histoire géologique de la Suisse* à la mémoire d'Emile ARGAND (1879-1940) qui est bien le phare de la géologie neuchâteloise.

Genevois, successeur de l'éminent Hans SCHARDT à l'Université en 1911, ARGAND fut le tectonicien par excellence de l'arc alpin. En 1915 —



ayant peut-être lu VOGT car il connaissait son AGASSIZ — il a annoncé, ne redoutant aucune audace verbale, l'avènement de l'«embryotectonique». En 1922, à l'invitation de son ami français Emmanuel de MARGERIE, il donnait au Congrès international de géologie de Bruxelles une conférence plénière qui, après deux ans de maturation, éclatait en un ouvrage de 200 pages: *La Tectonique de l'Asie*. Maurice LUGEON — son aîné — dans l'impérissable notice qu'il a consacrée à ARGAND comme à son maître, trouve, en la circonstance, les accents de ROUSSEAU à la première ligne des *Confessions*, et voit dans cet ouvrage «une œuvre telle qu'il n'en fut jamais écrite»<sup>38</sup>.

C'est dans ce mémoire, qui étend à la Terre entière une conception mobiliste, qu'ARGAND s'est affirmé le premier grand partisan de WEGENER alors si décrié. «On croit en le lisant ... qu'il a réellement vu, de ses yeux, se dérouler les dérives continentales» (LUGEON). L'ambition de «donner ... une explication rationnelle de la dérive des continents» l'a absorbé jusqu'à sa fin prématurée en 1940. A défaut de parvenir à ce que les découvertes modernes nous ont enfin révélé, ARGAND avait semé la bonne graine et sur le bon terrain: dès 1924, des initiatives neuchâteloises rendaient accessible au monde francophone l'ouvrage fondamental de WEGENER<sup>39</sup>.

De tous les dons prodigieux d'ARGAND, pour l'art, les langues, la musique ou la parole, le sens de l'histoire n'était pas l'un des moindres et il faut lui attribuer le véritable «sauvetage» des archives AGASSIZ<sup>40</sup>.

Permettez-moi, toujours à propos d'ARGAND et des Années 20, de vous rappeler que son ami MARGERIE est un auteur qui compte beaucoup pour le Jura et pour Neuchâtel. On lui doit la publication, à Paris en 1922, d'une monumentale bibliographie historique commentée de la géologie du Jura franco-suisse. Salué par notre grand historien Lucien FEBVRE comme «une science à travers sa bibliographie», ce livre fait voir aussi un pays à travers sa science et tout Jurassien se doit de l'avoir ouvert au moins une fois<sup>41</sup>.

Otto FUHRMANN (1871-1945), fondateur de l'école helminthologique neuchâteloise, mondialement renommée et toujours si active, est pour moi une connaissance pour ainsi dire familière. Formé auprès de parasitologistes, j'ai entendu pendant trente ans son nom retentir par la voix tonitruante de mon maître Robert Ph. DOLLFUS, cestodologiste comme lui.

FUHRMANN fut l'élève de ZSCHOKKE à Bâle, à «l'âge d'or des études faunistiques locales», mais il a également travaillé à Genève avec VOGT qui l'inclina à l'étude de la biologie des eaux douces. Ses élèves DELACHAUX et BAER nous rappellent qu'il se lança dans l'enseignement en français en 1895. A Neuchâtel, où il arriva l'année d'après comme chargé de cours, il devint professeur ordinaire en 1910. Cette année même, il succédait à Paul GODET à la direction du Musée d'histoire naturelle, fonction qu'il assumait jusqu'à sa mort en 1945. En 1910 toujours, il partait avec Eugène MAYOR pour une mission en Colombie dont les matériaux scientifiques considérables forment dans vos *Mémoires* un volume d'un millier de pages<sup>42</sup>.

L'œuvre de FUHRMANN porte sur l'hydrobiologie, pisciculture comprise, et surtout l'helminthologie. Après la guerre, il a renouvelé le système



des Cestodes et découvert chez les Cestodes d'Oiseaux un cas très significatif du parallélisme évolutif entre les hôtes et les parasites, exemple typique de ce que l'on appelle, en parasitologie, la «règle de FUHRMANN».

Eugène MAYOR (1877-1976) ne vient ici après FUHRMANN, son compagnon de voyage, qu'en raison de sa longévité. Mort dans sa 100<sup>e</sup> année, en 1976, ce petit-neveu d'AGASSIZ est l'un de vos mycologues les plus prestigieux. Sa production sur les micromycètes parasites des plantes est considérable et il a fait de l'herbier mycologique de votre Institut de botanique l'un des premiers outils au monde pour l'étude des Urédinées, Ustilaginées et autres. Malgré son grand âge, il a aidé M<sup>me</sup> SCHMIDT-SURDEZ à reconstituer l'histoire des archives du fonds AGASSIZ<sup>43</sup>.

Par une heureuse coïncidence, la mycologie nous conduit maintenant aux talents éclos après la Grande Guerre et dont le premier à citer chronologiquement est celui de Paul KONRAD (1876-1948). Exact contemporain de MAYOR et amateur comme lui — l'un était médecin et l'autre ingénieur — KONRAD a œuvré pour les macromycètes comme son collègue pour les champignons microscopiques, à ceci près que les gros champignons ne se conservent pas en herbier. Depuis longtemps s'est instauré chez leurs adeptes l'indispensable pratique d'une iconographie de substitution. Finalement l'herbier KONRAD, c'est la magnifique série de ses *Icones selectae Fungorum*, entreprise en 1925 avec la collaboration d'André MAUBLANC et aujourd'hui recherchée à prix d'or. MAUBLANC était alors le maître de la mycologie parisienne, et je m'honore d'avoir connu, vingt ans après, sa haute érudition et son immense bienveillance<sup>44</sup>.

Le deuxième talent neuchâtelois d'après-guerre que je tiens à évoquer est celui de Jean G. BAER (1902-1975). Ayant, comme je l'ai dit, fréquenté d'assez près les helminthologistes, je puis témoigner combien BAER fut l'éminent continuateur de FUHRMANN dans l'illustration internationale de votre école d'helminthologie et, plus généralement, de parasitologie.

Ses deux ouvrages, *Le Parasitisme* (1946) et *Ecology of animal parasites* (1951), furent en leur temps le *nec plus ultra* de la parasitologie. A beaucoup d'égards, l'œuvre de BAER a culminé en 1957 lorsqu'il a organisé, ici même, sur le thème de la spécificité parasitaire chez les hôtes Vertébrés, un 1<sup>er</sup> Symposium international très réussi qui diversifiait les vues de FUHRMANN. Trente ans ont passé et la parasitologie s'est beaucoup enrichie des apports de l'immunologie et de la biologie moléculaire. BAER avait assurément pressenti cette évolution car, en cette même année 1957, présidant la session neuchâteloise de la Société helvétique, il avait pris soin d'y inviter, pour une conférence, le maître de la biochimie d'alors, Marcel FLORKIN. A cette session, BAER lui-même, en s'appuyant sur les travaux de Théodore DELACHAUX, avait traité de la faune interstitielle et de sa signification relictuelle, sujet en plein essor à cette époque.

La notice consacrée à BAER par votre Institut de zoologie a dit quel patron il fut dans votre Université, où il a fait toute sa carrière. De sa carrière internationale, elle a toutefois omis d'indiquer que BAER avait été

élu, à Londres en 1958, président du Comité permanent des Congrès internationaux de zoologie, qui se transforma par la suite en Section de zoologie de l'Union internationale des Sciences biologiques<sup>45</sup>.

Jean PIAGET (1896-1980), dernier de vos compatriotes dont j'évoquerai l'œuvre, est bien un naturaliste. Formé, dans ce musée, par Paul GODET, il est entré dans la science des Années 20 par des travaux de malacologie, pour se diriger bientôt vers l'histoire naturelle du développement cognitif de l'homme, où il s'est affirmé l'un des plus grands esprits du XX<sup>e</sup> siècle. Il ne fut professeur de philosophie à l'Université de Neuchâtel que quelques années, mais il est resté fidèle à cette ville en lui confiant l'édition de plusieurs de ses livres, en s'y manifestant souvent et sachant y trouver, en ses élèves et collaborateurs, des dépositaires de ses vues. A la session neuchâteloise de la Société helvétique de 1957, sa conférence plénière: «Le mythe de l'origine sensorielle des connaissances scientifiques» a résumé l'essentiel de ses acquis expérimentaux et philosophiques<sup>46</sup>.

PIAGET est trop connu pour que j'y insiste. Je retiens de son œuvre qu'il a toujours été habité par les questions de classification et de développement qui hantaient déjà AGASSIZ et VOGT. Si son épistémologie génétique n'est pas tout à fait l'épigénétique des embryologistes ou des spécialistes molécularistes des neuro-sciences d'aujourd'hui, elle conserve tout son intérêt pour les naturalistes. Au seul nom de PIAGET rencontré dans une lecture, quel qu'en soit le sujet, je tombe en arrêt devant quelque chose qui mérite attention.

BAER, que j'ai personnellement connu, et PIAGET eussent pu être mes maîtres au sortir de la dernière guerre. Je n'évoquerai pas cette catastrophe planétaire. Ce serait m'étendre, à propos de la seule Histoire naturelle, sur ce qui sépare la science polycentrique et polyglotte de l'Europe d'il y a encore trente ou quarante ans de la «Big Science» d'aujourd'hui. Une heure n'y suffirait pas. Je vais donc tenter de conclure sur des données écourtées, ce qui épistémologiquement coupe mes conclusions des paradigmes modernes, mais j'en prends le risque.

Indubitablement, les beaux résultats et les vues fécondes capitalisées à Neuchâtel, sur et à partir d'un territoire six ou sept fois moins étendu que le département du Doubs, sont impressionnants et témoignent de sa fertilité exceptionnelle pour l'histoire naturelle. Toutefois, sauf dans le cas particulier d'AGASSIZ, l'on ne saurait s'en faire la moindre idée à la lecture des ouvrages précités d'histoire des sciences qui, tant français qu'allemands ou anglo-saxons, sont faussés par le nationalisme ou l'idéologie<sup>31</sup>. Leurs auteurs raffolent d'ailleurs d'abstractions et délaissent le concret des lieux et des hommes.

Ayant agi en naturaliste qui communit avec son terrain, j'ai évidemment vu les choses différemment. Avec le regret d'avoir dû oublier Pierre CARTIER, Laurent GARCIN, TSCHUDI, RENEVIER (de l'Hauterivien), Louis FAVRE, Auguste JACCARD, Léon DU PASQUIER, Auguste DUBOIS, Edouard PIAGET, Albert MONARD, C. E. WEGMANN, Paul A. ROBERT et cinquante autres, sans qui le terroir fût resté en friche<sup>47, 48</sup>, je voudrais pour finir m'attacher au «caractère» de tous collectivement en m'aidant de quelques témoins.

J'en appelle d'abord à de SAUSSURE<sup>49</sup>. Lors de sa visite de 1779, il a loué, comme qualité majeure du Neuchâtelois cultivé, l'accueil aux étrangers dont maints exemples nous ont montré qu'il va souvent jusqu'à l'assimilation la plus complète. Héritier de cette tradition, Alphonse FAVRE plaidait en 1866 la conservation des blocs erratiques en les comparant à des « réfugiés »<sup>50</sup>. Permettez-moi de voir dans ce sens de l'accueil une conséquence des traditions de liberté de conscience de la Réforme, sans négliger cependant un bilinguisme qui permet à chacun de mieux entendre autrui.

Mon second témoin, TRIBOLET, explique que le Neuchâtelois est prédisposé par ses pratiques horlogères à la culture des sciences et à la précision<sup>51</sup>. Je présume qu'il ne fait qu'un de la précision de l'esprit et de celle de la main du lithographe NICOLET, du mouleur d'AGASSIZ et de vos typographes. Charles Edouard GUILLAUME, enfant de Fleurier, Prix Nobel de physique en 1920, tient le même langage. Se remémorant son enfance, il nous raconte les soirées de l'atelier familial où l'on « taillait, limait, polissait des roues, des pignons, des platines » sur un fond de sérieuses lectures à haute voix, preuves du « désir profond de connaître et de tendre vers la perfection »<sup>52</sup>.

Un témoin, lui aussi des Années 20, Emmanuel MARGERIE (1862-1953), déjà cité à propos d'ARGAND, nous donne une précieuse explication complémentaire en citant Neuchâtel parmi les foyers intellectuels de la Suisse « où le culte des souvenirs du passé a toujours été fort en honneur »<sup>53</sup>. Vos soins, que je me suis plu à rappeler, pour vos archives scientifiques exceptionnelles, nous assurent de la réalité de ce culte et permettent de lui donner son véritable nom, le patriotisme. J'ai constaté enfin que des COULON ou des DESOR exerçant de hautes fonctions publiques ont su mettre démocratiquement leur compétence, leur influence et leur fortune au service des intérêts savants de la ville<sup>54</sup>.

Ces mots de démocratie, patriotisme et liberté méritent toute notre vigilance en présence des idées répandues aujourd'hui, d'une part au sujet d'une Europe mercantile et militaire supranationale, d'autre part sur la régionalisation politicienne des nations ci-devant centralisées. Conscient de ces contradictions, en effet, un Français de Paris qui s'intéresse aux rapports de la culture et des sociétés ne sait plus trop quelle est, pour la Science, l'échelle territoriale optimale de la liberté, du patriotisme et de la démocratie.

Si, comme il semble, vous devez vos succès à une indépendance séculaire qui a fait de votre capitale un libre carrefour d'hommes et d'idées, et non pas la sous-préfecture ou le fief électoral qu'eût décrété Bonaparte, alors vous détenez la bonne solution. Dans tous les cas, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion, et l'honneur, de découvrir chez vous une personnalité savante qui dépasse de très loin les horizons de votre canton.

## NOTES ET RÉFÉRENCES

<sup>1</sup> Cf. DUBOIS (Georges), Les Cercaires de la région de Neuchâtel. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.* 53 (1928) 1929: 3-177. — Monographie des *Strigeida* (Trematoda). *Mém. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 6, 1938, 535 pp.

<sup>2</sup> Cf. SCHLUP (Michel), Le livre neuchâtelois de 1533 à nos jours, in SCHLUP (M.) et TISSOT (P. Y.), Le livre neuchâtelois 1533-1983. Catalogue d'exposition, Neuchâtel 1983, pp. 17-66 [v. p. 26].

<sup>3</sup> Pour l'état présent des études sur BOURGUET, voir: ELLENBERGER (François), BOURGUET, in *Diction. scient. Biogr.* 15 (= Suppl. 1), 1978: 52-59. On peut remarquer que l'emploi en français de «Théorie de la Terre» par BOURGUET, en 1742, anticipe sur le succès de la même formule sous la plume de BUFFON en 1749.

<sup>4</sup> Cette excursion de 1739 est mentionnée dans STUDER (B.), *Geschichte der physischen Geographie der Schweiz bis 1815*. Berne, Zurich, 1863: IX + 696 pp. [v. p. 314]. Ce précieux ouvrage concerne en fait le développement de toute l'histoire naturelle helvétique.

<sup>5</sup> Sur les rapports de ROUSSEAU avec d'IVERNOIS et sa famille, il convient de consulter: «Jean-Jacques ROUSSEAU dans la Principauté de Neuchâtel. Catalogue de la Salle Rousseau à la Bibliothèque publique de Neuchâtel.» Neuchâtel, 1982: 76 pp. [cf. N<sup>os</sup> 54-56, 79-80, 118 et *passim*].

<sup>6</sup> La remarque quant à l'herbier DELESSERT est due à BRIQUET (J.), Jean-Jacques ROUSSEAU botaniste à l'île Saint-Pierre. *Actes Soc. helv. Sc. nat.*, 101<sup>e</sup> Sess. (Neuchâtel 1920), 2<sup>e</sup> partie, 1921: 148-151 [v. p. 151].

<sup>7</sup> Sur la grotte du Creux-du-Vent dans les jardins d'Ermenonville, v. la carte dans THIÉBAUT DE BERNEAUD (A.), *Voyage à Ermenonville...* troisième édition. Paris, 1826: XII + 365 pp.

<sup>8</sup> Le persiflage de SINNER est cité par STUDER 1863 (*op. cit. in n. 4 supra*), p. 441.

<sup>9</sup> Cf. OSTERVALD (S. F.), Description des montagnes et des vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et de Valangin. 2<sup>e</sup> édition augmentée. Neuchâtel 1766: IV + 133 pp. [La première édition était un separatum de 56 pp. extrait du *Journ. helvét.* de déc. 1764 et févr. 1765] — Beschreibung des Fürstenthums Welsch-Neuenburg und Vallengin, in Johann BERNOULLI's Sammlung kurzer Reisebeschreibungen, 1. überzähliger Bd., Berlin 1783: XII + 494 pp.

<sup>10</sup> En raison de la conservation à peu près intégrale de ses archives, il existe sur la Société typographique de Neuchâtel une bibliographie considérable. Voir RYCHNER (J.), Les archives de la Société typographique de Neuchâtel. *Musée neuchâtelois*, 1969, pp. 99-122; M. SCHLUP, 1983 (*op. cit. in n. 2 supra*), pp. 46-52, etc. Pour l'usage de ces archives par les dix-huitiémistes et les historiens du livre, consulter: DARNTON (Robert), Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII<sup>e</sup> siècle. Paris 1983, 210 pp.; DARNTON (R.), Le livre prohibé aux frontières: Neuchâtel, in MARTIN (H. J.) et CHARTIER (R.), Histoire de l'édition française, t. 2, Paris 1984: 342-359; RYCHNER (J.) et SCHLUP (M.), Aspects du livre neuchâtelois, Neuchâtel 1986, 528 pp.

<sup>11</sup> Sur la réédition des *Œuvres* de Ch. BONNET (dont le t. I comprend le *Traité d'Insectologie*), on consultera l'importante contribution de SCHLUP (M.), Etude d'un processus éditorial et typographique: l'impression des *Œuvres* de Charles BONNET par Samuel FAUCHE (1777-1783), in *Aspects du livre neuchâtelois*, 1986 (*op. cit. in n. 10 supra*), pp. 270-335. Sur le voyage de SAUSSURE à Neuchâtel en 1779, v. ma n. 49 ci-dessous.

<sup>12</sup> Cf. CANDOLLE (A. P. de —), Notice sur M. J. F. de CHAILLET. *Mém. Soc. Sc. nat. Neuchâtel*, 2, 1839, pp. (pagin. propre): 1-8.

<sup>13</sup> La Donnerstagsgesellschaft d'OSTERVALD, COULON et de BUCH est attestée par STUDER 1863 (*op. cit. in n. 4 supra*), p. 443.

<sup>14</sup> Cf. JACQUEMONT (V.), Lettres de Victor JACQUEMONT à Jean de CHARPENTIER, 1822-1828. 2<sup>e</sup> édit. avec suppl., Paris 1934: XI + 241 pp. [v. lettre du 18 mai 1825, p. 106].

<sup>15</sup> Cf. TERRISSE (F. E.) [1806-1840], Réunion de la Société helvétique des Sciences naturelles à Neuchâtel, les 24, 25 et 26 juillet 1837. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 56 (Bull. du Centen., 1<sup>re</sup> partie) (1931) 1932: 85-102 [première édition in extenso].

<sup>16</sup> La judicieuse formule «génie protecteur» appliquée à Louis COULON fils (1804-1894) est de M. de TRIBOLET 1900 (*op. cit. in n. 34 infra*), p. 26.

<sup>17</sup> Le mémoire de GODET (Charles H.), Enumération des végétaux vasculaires qui croissent dans le canton de Neuchâtel. *Mém. Soc. Sc. nat. Neuchâtel*, 2, 1839, pp. (pagin. propre) I-IX + 1-55 + 1-10, n'est que le premier d'une œuvre de floristique jurassienne qui s'est poursuivie durant trente ans. Au sujet de la naissance du sentiment de la nature en Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle, on consultera le catalogue de l'exposition: Les Joies de la Nature au XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris (Biblioth. nation.) 1971, 72 pp. + suppl. illustré, 24 pp. Les œuvres d'artistes suisses rassemblées à cette occasion sont dûment situées «au centre du grand mouvement d'évolution de la sensibilité qui, durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, a, dans les mœurs, dans les lettres et dans les arts, rapproché l'homme de la Nature» (p. 7). Les sciences ne sont pas oubliées pour autant: la couverture même de ce catalogue s'orne d'un portrait de H. B. de SAUSSURE.

<sup>18</sup> L'étude fondatrice de MONTMOLIN, «Mémoire sur le Terrain crétacé du Jura», se trouve dans *Mém. Soc. Sc. nat. Neuchâtel*, 1, 1835: 49-65. La carte géologique dépliant en couleurs qui en résulte est annexée à MONTMOLIN «Note explicative pour la carte géologique de la Principauté de Neuchâtel». *Ibid.*, 2, 1839, pp. (pagin. propre) 1-2. La mention incidente de «notre groupe Néocomien» par AGASSIZ figure dans sa «Notice sur les fossiles du terrain crétacé du Jura neuchâtelois». *Ibid.*, 1, 1835: 126-145 [v. p. 127].



L'officialisation du terme, un an après, est attribuée à THURMANN (J.), Résumé des travaux de la Société géologique des Monts-Jura [en octobre 1835]. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, Paris, 7 (1835-1836) 1836: 207-211 [v. p. 209].

<sup>19</sup> Voir: «Louis AGASSIZ, Naturaliste romantique et les premières collections du Musée. Musée d'histoire naturelle, Neuchâtel, Exposition du 5 mars au 30 octobre 1983.» Neuchâtel, 1983, 64 pp. L'auteur de la présente conférence se plaît à rappeler que son premier voyage à Neuchâtel eut précisément pour but la visite de cette exposition, dont ce Catalogue est un souvenir très évocateur et complet.

<sup>20</sup> Pour le premier avis, voir TRIBOLET (M. de —), Louis AGASSIZ et son séjour à Neuchâtel de 1832 à 1845. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 90<sup>e</sup> Sess. (Fribourg), Partie I, 1907: 176-193, cf. p. 191. Pour l'avis de J.-P. HAENNI, voir le catalogue cité (n. 19 *supra*), p. 10, et pour celui de SCHAEER, son étude de 1982 (*op. cit. in n. 39 infra*), p. 5.

<sup>21</sup> Cf. DUPUIS (C.), Les sources bibliographiques de l'entomologiste. *Cahiers des Naturalistes*, 10, 1954, pp. 77-112 [v. p. 87 incl. n. 11].

<sup>22</sup> Pour la valeur de «mode de publication» attribuée à ses moulages par AGASSIZ, cf. son «Mémoire sur les moules de Mollusques vivans et fossiles». *Mém. Soc. Sc. nat. Neuchâtel*, 2, 1839, pp. (pagin. propre) 1-48 [v. p. 12]. Pour un exemple du refus actuel de ce mode (analogique) de publication, cf. *Bull. zool. Nomencl.*, 43 (2) 1986: 181-182.

<sup>23</sup> Le vocabulaire à première vue transformiste, que j'analyse ici, est, je le précise, celui d'AGASSIZ dans une publication de 1839 (*op. cit. in n. 22 supra*). L'étude la plus récente du fixisme d'AGASSIZ se trouve aux pp. 305-318 de LAURENT (Goulven), Paléontologie et Evolution en France de 1800 à 1860. *Comité des Trav. histor. et scientif., Mém. Sect. Hist. des Sc.*, Paris, 4, 1987, XIV + 554 pp. Cet auteur a bien relevé l'acception indubitablement «symbolique» et non pas «réaliste» (LAURENT, p. 310) du mot «génétique» et d'autres semblables dans certains passages ultérieurs ou insuffisamment datés d'AGASSIZ. Les questions que personnellement je soulève sont les suivantes: AGASSIZ a-t-il usé initialement d'un langage transformiste réaliste? Si oui, à quelle date son vocabulaire est-il devenu simplement métaphorique? Il ne peut y avoir de réponses utiles sans une *datation* minutieuse de tous les textes possibles et sans une critique de leur *paternité*, laquelle dans certains cas pourrait revenir à VOGT ou à DESOR (voir les paragraphes de mon texte qui appellent mes notes 24-26 et 32, et ces notes elles-mêmes).

<sup>24</sup> Le livre prédarwinien de CARUS (Julius Victor), *System der thierischen Morphologie*, Leipzig 1853, XII + 506 pp., est un autre exemple des esquives contemporaines de la notion de généalogie transformiste. AGASSIZ (1807-1873) et J. V. CARUS (1823-1903) étaient tous deux, et surtout le second, fils de la Naturphilosophie, mais CARUS seul a embrassé ultérieurement les idées de DARWIN (1805-1882) dont il s'est fait le traducteur zélé. En dépit de l'essai d'Ernst MAYR sur *deux* de ces auteurs (AGASSIZ, DARWIN and Evolution. *Harvard Library Bull.*, 13, 1959: 165-192), ceci indique qu'une simple considération de *Zeitgeist* — celui de DARWIN et d'AGASSIZ est le même — voire de Schulgeist — celui d'AGASSIZ et CARUS — ne saurait suffire à résoudre l'énigme AGASSIZ. Au reste, une comparaison qui se veut ouverte aux possibilités de réfutation devrait toujours considérer au moins *trois* objets; ceci est vrai des savants en histoire des sciences comme des taxa en taxinomie généalogique.

<sup>25</sup> Cf. SURDEZ (Maryse), Catalogue des archives de Louis AGASSIZ (1807-1873). *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 97, 1974: 5-202 (également édition séparée, Univ. de Neuchâtel, 1974: 1-202) [v. p. 24].

<sup>26</sup> Cf. AGASSIZ (Louis), *De l'espèce et de la classification en Zoologie*. Traduction de l'anglais par Félix VOGELI. Edition revue et augmentée par l'auteur. Paris, 1869: [VI] + 400 pp. [v. p. V].

<sup>27</sup> Sur Arnold GUYOT, consulter TRIBOLET 1900 (*op. cit. in n. 33 infra*), p. 23, et sur Léo LESQUEREX, le même, p. 25. Voir aussi *Dictionary of Scientific Biography*, respectivement, t. 5, 1972: 599-600 et t. 8, 1973: 263-265.

<sup>28</sup> Sur Hercule NICOLET, encore passablement méconnu, je renvoie à: FAVRE (L.), Hercule NICOLET, lithographe. *Musée neuchâtelois*, 1890: 130-135; NICOLET (Georges), Notes complémentaires sur la vie et les travaux d'Hercule NICOLET, *Ibid.*, 1910: 140-144; COURVOISIER (Jean), Savants, artistes et graveurs: l'atelier d'Hercule NICOLET, lithographe de Louis AGASSIZ, in *Aspects du livre neuchâtelois*, 1986 (*op. cit. in n. 10 supra*), pp. 433-451.

<sup>29</sup> Cf. VOGT (C.), *Untersuchungen über die Entwicklungsgeschichte der Geburtshelferkröte (Alytes obstetricans)*. Solothurn 1842, X + 135 pp. Je présume que cet ouvrage est la Inaugural Dissertation de VOGT. Il est dédié, par ordre alphabétique, à AGASSIZ, LIEBIG et VALENTIN, alors que la succession chronologique des maîtres de VOGT eut exigé LIEBIG, VALENTIN et AGASSIZ. C'est parce que G. VALENTIN était embryologiste, et parce qu'un travail comme celui-ci ne se fait ni ne se publie en deux ans, que je suppose qu'il remonte, pour l'essentiel, à l'époque bernoise de VOGT, avant 1839; néanmoins, il est daté «Neuchâtel, Juli 1841» et n'indique pas le lieu des observations.

<sup>30</sup> L'étude capitale de VOGT sur l'embryologie de la Palée est en deux parties: *texte et atlas*, parfois séparées dans les bibliothèques (par ex. à Paris, au Muséum, respectivement: 4<sup>o</sup> Bn 211 et Fol. Bn 29). Voici les références complètes de l'une et de l'autre:

- «Embryologie des Salmones par C. VOGT», in AGASSIZ, *Histoire naturelle des Poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, tome I [non tomé!], 4<sup>o</sup> Neuchâtel (impr. d'O. Petitpierre), 1842, VI + 328 pp.
- «Embryologie des Salmones. Atlas», in *Ibid.*, Atlas in f<sup>o</sup>, 2<sup>e</sup> livraison, Neuchâtel (Inst. lithogr. de Nicolet), 1842, pl. 1-7 (chacune en double: avec et sans la lettre) + fol. explicatifs I-VII.



<sup>31</sup> Les ouvrages cités d'histoire nationaliste ou idéologique de la biologie sont les suivants :

JAHN (Ilse), *Geschichte der Biologie*. Jena 1982, 859 pp.  
MAYR (Ernst), *The growth of biological thought*. Cambridge, Mass., 1982, XII + 974 pp.  
NORDENSKIÖLD (Erik), *The history of biology*. New York, London, 1928, XII + 629 + XVI pp.  
RÄDL (Emanuel), *Geschichte der biologischen Theorien in der Neuzeit*. 2 vol., Leipzig, 1913: XIII + 352 pp., et 1909: X + 604 pp. (Reprint: Hildesheim, G. Olms Verlag, 1970.)  
SINGER (Charles), *Histoire de la biologie*. Edition française par le D<sup>r</sup> F. GIDON. Paris, 1934; 613 pp. [L'ampleur des additions de GIDON concernant les apports français souligne, sans y remédier vraiment, la partialité de l'ouvrage original.]

<sup>32</sup> Sur quelques rapports difficiles de DESOR avec AGASSIZ, v. dans SURDEZ 1974 (*op. cit. in n. 25 supra*), les pièces 160/1 (SOWERBY) et 9/2.12 (querelle du Catalogue des Echinodermes).

<sup>33</sup> En reconnaissant et nommant le Danien et le Valanginien, DESOR se trouve avoir défini les étages extrêmes, supérieur et inférieur, qui délimitent le Crétacé (Sur le terrain danien, nouvel étage de la craie). *Bull. Soc. géol. Fr.*, sér. 2, t. 4, 1846: 179-182; Quelques mots sur l'étage inférieur du groupe néocomien [Etage Valanginien]. *Bull. Soc. nat. Neuchâtel*, 3, 1853: 172-180.

<sup>34</sup> Cf. TRIBOLET (Maurice de —), Le mouvement scientifique à Neuchâtel au dix-neuvième siècle. Discours d'ouverture de la 82<sup>e</sup> Session annuelle de la Société helvétique des Sciences naturelles à Neuchâtel. 31 juillet 1899. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 82<sup>e</sup> Sess., (1899) 1900: 1-36.

<sup>35</sup> Cf. CORNAZ (A.), Récit de la fête [de la 82<sup>e</sup> Session]. *Ibid.*, 1900: 219-231.

<sup>36</sup> Cf. RIVIER (Henri), La Société neuchâteloise des Sciences naturelles. 1832-1932. Notice historique publiée à l'occasion de son centenaire. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 56 (Bull. du Centen., 1<sup>re</sup> partie) (1931) 1932: 5-102 [v. p. 68].

<sup>37</sup> Sur Jules GILLIÉRON, on consultera le *Dictionnaire de Biographie française*, fasc. 91, 1982, p. 78. L'ouvrage de GILLIÉRON: «Généalogie des mots qui désignent l'Abeille, d'après l'Atlas linguistique de la France», Paris, 1918, 360 pp., a fait l'objet d'un intéressant compte rendu critique par K. JABERG, dans *Romania*, 46, 1920: 121-135, et de notes complémentaires de l'auteur dans sa plaquette: «Les étymologies des étymologistes et celles du peuple», Paris, 1922, 63 pp. L'étude citée de Cl. FAVARGER 1965 se trouve dans les *Annales Guébbhard*, 41<sup>e</sup> ann., 1965: 23-44.

<sup>38</sup> Sur ARGAND, voir: DUBOIS (G.) et PORTMANN (J.-P.), *Histoire géologique de la Suisse*, Neuchâtel, 1955, 144 pp. Voir surtout: LUGEON (Maurice), Emile ARGAND, *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 65, 1940: 25-53, illustr. (que l'on préférera à la même notice parue sans illustration, dans les *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 120<sup>e</sup> Sess. [Locarno] 1940: 379-403).

Le grand ouvrage d'ARGAND, *La Tectonique de l'Asie* (*Congr. géol. intern., C. R. de la 13<sup>e</sup> Sess. Bruxelles 1922*, Fasc. I, 1924: 171-372) a été traduit en anglais: *Tectonics of Asia*, translated and edited by Albert V. CAROZZI, New York (Hafner) 1977, XXVI + 218 pp. Enseignant francophone — en Suisse — puis historien anglophone — aux Etats-Unis — de la géologie, A.V. CAROZZI a également traduit l'*Hydrogéologie* de LAMARCK et le *Telliamed* de DE MAILLET (Urbana Univ. Pr., 1964 et 1968). Dans le cas d'ARGAND, grâce à C. E. WEGMANN (1896-1982) et J.-P. SCHAEER, ses émules neuchâtelois, CAROZZI a eu accès à des documents inédits qui lui ont permis de se pénétrer de la personnalité du Maître et, par conséquent, de son style.

Parler d'ARGAND ne saurait éclipser les mérites des deux autres grands tectoniciens suisses dont les noms sont ici évoqués: H. SCHARDT et M. LUGEON [cf. LEUBA (J.), Le professeur Hans SCHARDT, 1858-1931. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 56 (1931) 1932: 103-119; DUBOIS (G.) 1976 (*op. cit. in n. 48 infra*), pp. 90-94; FALLOT (P.), Maurice LUGEON (1870-1953). *Bull. Soc. Géol. Fr.*, 6<sup>e</sup> s., t. 4, 1954: 303-340].

<sup>39</sup> Elie GAGNEBIN, de Lausanne, semble bien avoir publié, en 1922, le premier article en français sur «La dérive des continents selon la théorie d'Alfred WEGENER» (*Rev. génér. des Sc.*, 33<sup>e</sup> ann., N<sup>o</sup> 10, 30 mai 1922: 293-304). ARGAND, cependant, avait déjà parlé de WEGENER le 3 novembre 1916 dans une conférence intitulée «Les vues modernes sur l'origine des continents et des océans», dont nous n'avons malheureusement qu'un bref résumé (*Bull. Soc., neuchâtel. Sci. nat.*, 42, [1916-1917] 1918, p. 115). En 1924, Gustave JUVET, professeur d'astronomie et de mathématiques à l'Université de Neuchâtel, directeur, à la librairie scientifique Albert BLANCHARD de Paris, de la «Collection de Monographies scientifiques étrangères», prenait, avec l'appui d'ARGAND, l'initiative de faire traduire en français pour la première fois «Die Entstehung der Kontinente und Ozeane» (A. WEGENER, *La Genèse des Continents et des Océans*, traduit sur la troisième édition allemande par M. REICHEL. Paris, 1924: VI + 161 pp.; cf. p. V).

En 1925, ARGAND entretenait à nouveau les Sociétés helvétique et neuchâteloise des Sciences naturelles des thèses de WEGENER; pas plus que celle de 1916, ces conférences — très probablement des improvisations — n'ont été publiées in extenso (cf. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.* 106<sup>e</sup> Sess., II, 1925: 95; *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 50, 1925: 133-134). En 1934, J. G. BAER (L'Adaptation des Helminthes à leurs hôtes. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 58, (1933) 1934: 57-76) introduisait les idées wegengeriennes, pour la première fois peut-être, dans la discussion d'un problème de spécificité parasitaire.

Aujourd'hui, le langage naturaliste d'ARGAND est toujours en honneur chez ses continuateurs neuchâtelois; c'est ainsi que SCHAEER (J.-P.) et RODGERS (J.) ont édité un colloque de Neuchâtel 1982 sous le titre «The Anatomy of Mountain Ranges», Princeton, 1987, VIII + 298 pp., dont l'introduction par SCHAEER (pp. 3-10) traite de la «Comparative Anatomy in Geology».

<sup>40</sup> Cf. SURDEZ 1974 (*op. cit. in n. 25 supra*), pp. 20 (préface de B. KÜBLER) et 22-23.

<sup>41</sup> Cf. MARGERIE (Emmanuel de —), Le Jura. Première partie. Bibliographie sommaire du Jura français et suisse (Orographie, tectonique et morphologie). *Mém. p. servir Explic. Carte Géol. Fr.*, vol. 17, 1922: XII

+ 642 pp. Conçue comme une introduction à une deuxième partie beaucoup plus spéciale (*Ibid.*, vol. 29, 1936), cette bibliographie «sommaire» est en réalité une inépuisable somme d'érudition historique, biographique et épistémologique. Son intérêt méthodologique exceptionnel a été souligné par Lucien FEBVRE: «Une science à travers sa bibliographie. Emmanuel de MARGERIE et la géologie du Jura.» *Rev. de Synthèse histor.*, 37, 1924 (réimprimé dans FEBVRE, *Combats pour l'Histoire*, Paris, 1953, pp. 314-317).

Rappelons ici que le Comtois L. FEBVRE (1878-1956), l'un des pères de la «Nouvelle histoire» ou «Ecole des Annales», a passé toutes ses vacances de jeunesse dans la région de Neuchâtel (voir sa préface à Charly GUYOT, Neuchâtel et la France à travers les âges, Paris 1947: 62 pp.).

<sup>42</sup> Cf. DELACHAUX (Th.) et BAER (J. G.), Otto FUHRMANN 1871-1945. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 69 (1944) 1945: 147-161.

<sup>43</sup> Cf. TERRIER (Ch.), D<sup>r</sup> Eugène MAYOR (1877-1976). *Ibid.*, 100, 1977: 171-181. Pour MAYOR et les archives AGASSIZ, cf. SURDEZ 1974 (*op. cit.*, in n. 25 *supra*), p. 22.

<sup>44</sup> Cf. MAYOR (E.), Paul KONRAD 1877-1948. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 72, 1949: 217-222; G. DUBOIS 1976 (*op. cit.* in n. 48 *infra*), pp. 37-38 et surtout, MAUBLANC (A.), Paul KONRAD (1877-1948). *Bull. trim. Soc. mycol. Fr.*, 67 (4) (1951) 1952: 329-335. Sur MAUBLANC, indissolublement lié à l'œuvre de KONRAD, voir DUPUIS (C.), André MAUBLANC (1880-1958). *Cahiers des Naturalistes*, 14 (1958) 1959: 89-91.

<sup>45</sup> Cf. Anonyme (Institut de Zoologie de Neuchâtel). Jean G. BAER. 1902-1975. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.* 115<sup>e</sup> Sess. (Aarau), *Partie Sc.*, 1975: 139-141. On trouvera BAER: «Discours du président annuel de la SHSN. Fantômes et fossiles vivants», dans *Ibid.*, 137<sup>e</sup> Sess. (Neuchâtel) 1957: 11-19. Le «Premier symposium sur la spécificité parasitaire des parasites de Vertébrés. Neuchâtel 1957» a été publié comme *Colloque intern. Sér. B.*, N° 32, de l'*Union intern. des Sc. Biol.*, Paris 1957, 324 pp.

<sup>46</sup> La littérature consacrée à PIAGET est immense. On peut citer: CELLÉRIER (G.), PIAGET, Paris 1973: 114 pp.; NICOLAS (A.), Jean PIAGET, Paris 1976, 231 pp.; DUCRET (J.-J.), Jean PIAGET, savant et philosophe, Genève 1985, 998 pp. Notons aussi des numéros spéciaux de la *Revue internationale de Philosophie*, N°s 142-143, 1982 ou des *Archives de Psychologie*, N° 192, 1982. On trouvera la conférence citée de PIAGET dans *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 137<sup>e</sup> Sess. (Neuchâtel) 1957: 20-34. Parmi les disciples neuchâtelois de PIAGET, je pense en particulier au logicien Jean Blaise GRIZE, l'un des principaux collaborateurs du volume de l'Encyclopédie de la Pléiade consacré par PIAGET à «Logique et connaissance scientifique», Paris, 1969.

<sup>47</sup> Parmi les auteurs que j'ai «oubliés», il faut dire quelques mots d'Albert MONARD (1886-1952). Ce savant est connu pour ses recherches limnologiques sur le lac de Neuchâtel, ses études taxinomiques sur les Copépodes Harpacticides et ses missions d'exploration en Afrique. On lui doit les règles biocénétiques dites «de MONARD», qui préfigurent celles de THIENEMANN et de GAUSE. On trouvera un exposé détaillé de ces questions dans la plaquette consacrée à MONARD par ses successeurs de la première ville industrielle du canton de Neuchâtel: «Musée d'histoire naturelle. La Chaux-de-Fonds. Hommage à Albert MONARD, conservateur du Musée, de 1920 à 1952», La Chaux-de-Fonds, 1986, 88 pp.

<sup>48</sup> Trois précieux ouvrages permettront de combler mes lacunes: ISCHER (Adolphe) et GAGNEBIN (Samuel), «Sciences», N° 8 de la série «Le Pays de Neuchâtel» (Collection du Centenaire de la République), Neuchâtel, 1948, 114 pp. [Informations, pour l'ensemble des Sciences, sur des particularités sociologiques et économiques locales — vie des amateurs, applications — qui échappent en général aux étrangers]; DUBOIS (Georges), «Naturalistes neuchâtelois du XX<sup>e</sup> siècle», Boudry (La Baconnière), 1976, 139 pp. [Nombreuses et indispensables précisions sur les recherches neuchâteloises en botanique, zoologie et géologie au cours d'une période dont je n'étais pas suffisamment connaisseur]; DUFOUR (Christophe) et HAENNI (Jean-Paul), «Le Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel», Hauterive (Attinger), 1985, 84 pp. [Evocation de toute l'histoire naturelle neuchâteloise, fondée sur les collections et collectionneurs].

<sup>49</sup> L'opinion favorable conçue de Neuchâtel, et de son imprimeur Samuel FAUCHE, par SAUSSURE, lors de son voyage de juillet 1779, se trouve au tome 1 de ses *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel, 1779, p. 267. Bien que SAUSSURE ait retiré l'impression du tome 2 (1786) à S. FAUCHE pour la confier à des imprimeurs genevois, ceci ne semble pas avoir affecté durablement ses relations avec Neuchâtel, puisque les tomes 3 et 4 (1796) y revinrent s'imprimer par les soins de Louis FAUCHE-BOREL (voir M. SCHLUP 1986 [*op. cit.* in n. 11 *supra*], p. 328, n. 80).

<sup>50</sup> Cf. FAVRE (Louis), En faveur de la conservation des blocs erratiques. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 50<sup>e</sup> Sess. (Neuchâtel) 1866: 44-47 [v. p. 44].

<sup>51</sup> Cf. TRIBOLET 1900 (*op. cit.* in n. 34 *supra*), dont l'argumentation est reprise par BAER 1957 (*op. cit.* in n. 45 *supra*), p. 12.

<sup>52</sup> Cf. GUILLAUME (Edouard), Les aciers au nickel dans l'horlogerie. *Actes Soc. helvét. Sc. nat.*, 101<sup>e</sup> Sess. (Neuchâtel 1920) 1921, 2<sup>e</sup> partie, pp. 40-57. Ses souvenirs d'enfance (p. 40) constituent un morceau d'anthologie qu'ont rappelé A. JAQUEROD (Charles Edouard GUILLAUME 1861-1938. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 63, 1938: 85-96) et J. G. BAER 1957 (*op. cit.* in n. 45 *supra*), p. 12. Ils constituent aussi, à notre époque de «Fleurier Watch C<sup>o</sup> S.A.», un témoignage sociologique de première main.

<sup>53</sup> Cf. MARGERIE 1922 (*op. cit.* in n. 41 *supra*), p. 520.

<sup>54</sup> Ayant considéré des réalisations pour essayer d'en inférer l'esprit, je suis heureux de rejoindre ici les conclusions d'un Neuchâtelois sur «l'esprit et les réalisations d'une élite active», telles qu'on les trouvera (p. 22) dans SCHAER (J.-P.), Fondation de la Société des Sciences naturelles de Neuchâtel. Son rayonnement local et international au siècle passé. *Bull. Soc. neuchâtel. Sci. nat.*, 106, 1983: 9-22.